

Vancouver, Canada
le 24 octobre 1974

Survivre encore nous est permis, mais vivre ?

Vivre, cela demande un tel équilibre d'énergie et d'engagement entre intérieur et extérieur, entre l'individu et la totalité !

Savoir que la vie en plénitude ne reconnaît plus de séparation entre ces soi-disant polarités ne nous avance en rien dans la réalisation pratique de cette réalité absolue.

L'appréhension mentale ne change rien à notre état de survivant sur cette arche de Noé cosmique qu'on appelle indiciblement Terre – l'éveil parfait d'un être est aussitôt englouti dans l'inertie inexorable de la masse qui blasphème toute chose en la nommant – le temps n'est plus aux recherches vaines et aux palabres sur la réalité ou l'illusion du monde dit matériel ou dit spirituel, le temps n'est plus au sacrifice de l'un au profit de tous ou vice-versa, le temps n'est même plus à résoudre l'énigme apparente du monde quelle qu'elle soit (l'existence n'est ni une devinette, ni un puzzle ni une définition). Non, voici le temps de vivre, de vivre au-delà de l'esprit et des saisons, d'abandonner tout concept déjà formulé, d'annuler toute croyance, tout espoir, toute résignation, d'anéantir la pensée qui projette sur la vie ce vide qui nous fait voir la réalité comme une exposition de foire à la loterie rétive à émouvoir. L'assurance que la souffrance nous donne de la précarité de notre survie fut-elle illusoire ou réelle, ne nous laisse pas l'espace de l'hésitation ou d'un acheminement provisoire – cela ne peut être que Maintenant : un maintenant où le sens de jamais n'existe plus, un maintenant qui ne peut survenir qu'Ici dans l'infini spontané, dans la toute présence radieuse et définitive.

Ici, les mots et les idées sont inconnus : jusqu'à présent, cela a toujours été maintenant, comment pourrait-on imaginer autre chose ? Suffisance ou désir, expansion ou regain, cela n'appelle rien : la vie est un seul rythme insurplombable.

Maintenant, les coutumes, les civilisations et les conquêtes sont éternelles puisqu'elles sont l'Éternité, une présence indélébile.

Ici et Maintenant, il n'y a plus de survivant car la mort et la victoire sont insoupçonnables : on ne déduit pas la courbe de l'infini.

Ici et maintenant, l'Arche et l'Océan sont d'un seul tenant comme un champ d'orchidées sans limite, ce qu'on n'appelle plus "vie", mais qu'un sourire d'évidence goûte infiniment, ne peut plus être questionnée.

le 25 octobre 1974

Les êtres fuient la souffrance ou la désirent impunément mais si plutôt, ils la vénéraient, s'ils pouvaient lui rendre culte tous unis d'un même cœur comme devant l'autel où l'alchimie sacrée de l'Univers s'accomplit, s'ils réalisaient l'égalité entière de toute douleur, en toute création, alors, leur crainte deviendrait respect et leur plainte, ferveur, le mythe du néant et de la mort fleurirait en guirlandes de sommeil fertile, la pitié et la honte se fonderaient en patience recueillie, l'abandon et la haine feraient un grand pont d'entraide jusqu'au parvis de la sérénité, l'orgueil et l'envie deviendraient soit de partage et communion des offrandes de la Nature, la fin disparaîtrait, une cosmologie éternellement neuve prendrait d'assaut les étoiles de l'Être et l'amour ne serait plus recherché mais reçu comme l'évidence de la vie à l'aube d'un beau jour de printemps ;

Oui, nous fuyons la souffrance ou nous nous y complaisons mais si tous d'un même cœur, nous en chantions les louanges divines et la nécessité indicible que sans fin nous recréons, alors, dans les phrases du monde, plus aucun SI n'aurait lieu d'être.

ÉVASION À LA MATRICE DU MONDE

Ce jour là doucement un être imperceptible quittait la ville par la route la plus frêle aux flancs tachés d'érables et de pommiers. Il marchait comme une mouette retiendrait sa respiration en rêve, sans hâte, l'oreille lourde des alliages d'odeurs et d'éclats qu'exhalait l'orée d'un orage en suspens.

Où allait-il ?

Nul moins que lui n'en savait quelque chose. Se perdre, cela il le croyait, n'était plus possible ou désirable en aucune façon. Insistant, son passé derrière lui tentait encore d'émaner un semblant d'avenir en lequel sa marche aurait pied plus fertile et assuré, et cela se mariant avec la ferveur des teintes automnales ne faisait qu'aggraver le poids et la richesse de ce cœur auquel il aurait de même tant voulu échapper en désespoir d'y pouvoir souscrire plus entièrement. Par l'allée très discrète et bien bordée il enfrenait les portes larges de la ville, il glissait au-dehors d'un souffle loin puisé sans visa de retour.

Où était-il ?

Était-ce vraiment là l'Ici qui déborde sans cesse sur un partout chaque jour remis aux caprices du Destin réversible ? Ou n'était-ce qu'un chemin ami d'une journée de détresse qui bien malgré soi voulait s'oublier ?

Les réponses même sublimes ne l'attisaient plus : Il n'y avait d'Eureka qu'éphémère. S'il lui était donné par grâce de retrouver son sourire, son sourire irait ailleurs, dans la certitude du départ et du change, où rien ne demeure tel quel, où tout s'apprivoise au contour des flux et des écumes plus sûres.

Passer par la passerelle inaperçue dans une trouée d'absence tangible, ne plus attendre encore qu'au dernier pas quelqu'un vous en détourne en vous donnant au piège de l'Amour, oui c'était là des sentiers pour lui déjà trop familiers, les mirages tenaces d'un esprit épris d'un cache-cache mortel et déchirant qu'il fallait rendre à la simplicité, à l'évidence, à la pureté de la souffrance que l'on respecte et couve jusqu'au printemps sacrilège.

Tout cela avait-il un sens ? Le sens du visage lourd imprimé dans les mains du vent consolateur ?

Peu importait. La nuit viendrait bien à son tour modeler l'aura des pas perdus, l'envol des horizons caressés, et d'autres routes lui succèderaient sous l'espoir d'autres cieux...

Ici, pourtant n'était plus loin.

À chaque pont délaissé la fin des impasses redorait le blason de la Toute Présence, indigne d'une telle fuite.

À un tournant du chemin, l'être frêle et hagard trouva l'ombre d'un cèdre propice et s'assit doucement, sans joie, rompu d'informe solitude.

Subrepticement, le Poète en lui fit de sa faiblesse un Poème.

Aujourd'hui, nous nous sommes tous maquillés pour jouer à un jeu que nos esprits depuis bien longtemps ont dépassé ; et pourtant, nous avons à remettre encore sur la table des cartes périmées car lorsque nous les avions en main, nous pensions trop à ce qui viendrait APRES, à ce que nous sommes devenus, inéluctablement, mûris avant terme et désillusionnés de toute réalité provisoire ; et ainsi maintenant, nous voudrions faire table rase, tout reprendre au non-commencement et suivre pas à pas un rythme plus naturel en goûtant chaque particule d'espace jusqu'à sa lie et sa plénitude, ce qui instantanément nous en délivrerait et nous hausserait vraiment disponibles à la station d'essai suivante, au prochain tournant de la spirale évolutive ; il n'y aurait ainsi aucun résidu d'expérience, aucun laissé-pour-compte, aucun karma (car c'est selon qu'il naît), plus aucune raison de retour, nous n'aurions plus à revenir sur cette "galaxie en jachère" qu'en désespoir de cause nous nommons "la vie ici-bas".

Et tout en suivant cette voie profonde de l'accomplissement parfait de toute chose en soi, l'éternel présent nous élèverait dans l'ordre de plus en plus subtil des différents niveaux de conscience jusqu'au stade final de totale équanimité et d'entière absorption en l'Unité divine.

Oh ! maintenant, comme nous sommes loin d'une telle fluidité d'action et d'éclosion, ne serait-ce qu'avec le fardeau de ce passé que nous ne reconnaissons plus et dont pourtant il nous faut payer les dettes quelles qu'elles fussent !

Ainsi aujourd'hui, nous voici tous maquillés, égrennant nos rosaires dans l'artifice des paradis éphémères, invoquant une enfance indicible et malgré cela, bien placés au rang qui ne saurait revenir à d'autres que nous, et nous entrons dans la danse un sourire aux lèvres, le sourire de celui qui reconnaît l'éternelle facétie de Maya, le même scénario multivalve, et de tout cœur l'accueille sans penser à l'échéance fortuite ou même au prix du "négligé", si transparent soit-il ; nous entrons dans la danse une fois encore pour le pire et le meilleur. Et qu'est-ce à dire ?

L'éternité, nul n'en convienne, jamais ne se redit !

le lendemain

Je n'oublierai jamais cette nuit fabuleuse où sans doute pour la première fois, le sens intégral de la fête mystique à travers la communion sonore et dansée des êtres, m'entraîna dans sa ronde transcendante et ce qu'il en émergea au-delà des apparences — une renaissance marquante dont le cours rassemblait toutes les nuances, même les plus triviales, de la fusion divine et du miracle spontané — rien moins que perfection. Cependant, décrire cela n'est nullement le désir qui me pousse à noircir ce papier, mais bien plutôt l'intention irrésistible de tout revivre jusqu'à ne retenir que la quintessence des choses et à en fixer le profil éternel dans le champ exposé d'un seul vocable et d'une exclamation fervente qui atteigne ce cœur tant ému de l'Amour seul juste : *JULIE* !

Quelqu'un qui un jour commence À FAIRE ce qu'il pense, Oh ! Comme cela résonne ! Comme cela porte loin dans l'indicible ! Comme cela ébranle le miroir cosmique aux tréfonds d'un destin enfin assumé ! Quels remous au fond de quelle mer morte cela ne provoque-t-il pas, entraînant dans sa stupeur contagieuse l'apathie infailible où se sont retranchés les hommes qui déroulent les projections de leur méprise sous le nom de vie pour s'y prendre complaisamment les pieds !

LE TANTRA COMMENCE LÀ. L'ALCHIMIE BOULEVERSANTE EST EN COURS.

Ce vendredi matin, 29 novembre 1974, nous étions, Robin et moi, au "Garden of Allah". Après une courte nuit, assez lourde des suites du repas très arrosé de Thanksgiving la veille, mêlée de marijuana et de promenades au clair de lune dans les collines odorantes de cette partie enchantée de la Baie, nous étions tous deux réveillés très tôt et prêts à partir ; car c'était en effet aujourd'hui que Robin avait décidé de prendre le train de 5 heures à San Francisco pour Los Angeles, et moi-même, encore très attaché à elle malgré ce que j'en laissais paraître, allais éviter l'embarras des adieux en me réfugiant à Berkeley où les amis habituels me consoleraient bien de leur présence. J'avais aussi la tâche de faire imprimer une affiche offrant des cours de français qui serait distribuée dans tous les collèges de la Baie et ainsi contribuerait peu à peu, soi-disant, à m'assurer une certaine somme de revenus aussi minime soit-elle ...

Alors que nos sacs étaient bouclés et que les habitants de la maison en avaient à peu près terminé avec les salamalescs d'usage, comme nous nous apprêtions à descendre jusqu'à l'autoroute où nos voies se sépareraient sans doute pour une éternité, Robin me dit soudain que la veille, elle avait fait la rencontre, à un meeting de danses dervishes, d'une femme prénommée Cindy et que celle-ci l'avait très chaleureusement invitée à venir déjeuner chez elle aujourd'hui à San Anselmo. Robin voulut aussitôt lui téléphoner. Ce qu'elle fit, et il fut convenu que Cindy viendrait la chercher en voiture à l'entrée de l'autoroute dans une trentaine de minutes ce qui laissait le temps de tergiverser et d'hésiter. Quant à moi, il n'était pas question que je me joigne à l'invitation, j'étais plutôt pressé de quitter la scène et de me lancer dans l'action qui m'aiderait à surmonter le déchirement de la séparation. Mais à vrai dire, pour Robin, habituée à tant d'hommages de la part de tous, dûs à sa grande beauté, ce n'était nullement là un déchirement, mais un jour parmi tant d'autres, celui-ci clair, ensoleillé et c'est tout. Aussi se mit-elle à plaisanter et sur un ton badin, me provoqua subrepticement à l'accompagner : les femmes du Lion en général aiment entretenir une cour serviable et elle était très chargée en bagages ; de plus, je connaissais les lieux et elle, non. Je refusais fermement car j'entrevois trop bien le peu de poids et de sincérité de la situation proposée et ce jeu n'était en outre guère dans mes goûts.

Nous partîmes donc pour la croisée des chemins, ce qui représentait une vingtaine de minutes de marche à partir d'ici, et je portais la valise de Robin car ses mains étaient chargées de fleurs et de feuilles qu'elle allait offrir en bienvenue à son hôte. La route descendait et très vite nous fûmes en bas tout imprégnés des alliages subtils que la merveilleuse végétation répandait alentour. Bientôt nous étions en face de Cindy qui nous attendait déjà avec un sourire délicieux à l'adresse de Robin qu'elle prit aussitôt dans ses bras. J'allais prendre congé et souhaiter le bonheur à leur journée. Cindy me demanda alors le but de mon voyage et lorsque je dis "Berkeley", elle remarqua qu'elle pouvait me déposer dans cette direction à un endroit plus propice à l'auto-stop – j'embarquai donc avec elles deux dans la voiture. Robin s'enquit des projets immédiats de son hôtesse quant à leurs festivités de l'après-midi et celle-ci répondit qu'elles allaient dès maintenant à San Rafael chez des amis musiciens qui organisaient une party de Thanksgiving à retardement dans une magnifique villa dominant une crique sauvage – Je n'étais moi-même jamais encore allé à San Rafael depuis un mois que j'habitais la Baie et l'impression de mon affiche devait m'y amener prochainement car là était le siège des "Spiritual Publications" avec lesquelles j'avais conclu l'affaire au téléphone. Cela m'apparut comme un présage favorable, une faveur du destin qui me soumettait à l'épreuve et cette épreuve dont tant de fois en cette vie déjà j'avais dû affronter et traverser les affluents, était de celles auxquelles jamais je ne résistais, car après tout, les ouvertures sont rares dans la nasse de plus en plus serrée du monde mécanique et corrompu de notre époque.

Je plongeai dans la brèche la tête la première, ménageant encore malgré tout la rouerie des mots en annonçant que peut-être, ce serait une belle idée de me joindre à eux pour le repas et de ne reprendre la route qu'après. Sans enthousiasme, elles répondirent que cela était sans doute possible et le marché fut conclu. Nous nous arrêtâmes quelque part pour faire provision de deux ou trois gallons de vin californien : notre présence au partage de la table.

J'étais cependant encore soucieux des devoirs que je m'étais précédemment fixés à Berkeley pour aujourd'hui et je suivais attentivement des yeux les méandres du chemin afin de pouvoir repartir seul quand bon me semblerait, le plus librement possible. Mais les directions se compliquaient, l'objet de notre destination paraissait de plus en plus hors des sentiers battus et je compris qu'une fois là-bas, il ne serait pour moi plus question de revenir sans véhicule à la grande route.

Nous arrivâmes enfin à la demeure de nos hôtes et aussitôt à l'intérieur, je compris mon erreur : c'était une ambiance tout ce qu'il y a de plus bourgeois ordinaire et sans aucun intérêt – cette sophistication légère et fausse que j'avais toujours tant abhorrée et qui s'avérait typique des environs de San Francisco. Je résolus de prendre un verre et de partir aussitôt après, le plus discrètement du monde. Je donnai quelques coups de fil ; les préparatifs des agapes s'éternisaient et il semblait encore prématuré de boire.

Je dis à Robin que ce genre d'endroit me dégoûtait et que j'allais me tirer en douce très bientôt. Elle me pria d'attendre le repas et de lui tenir compagnie. J'aimais la sentir proche, sa beauté ravissait mes yeux et mon esprit ; je restais donc, consciencieusement allongé sur le voluptueux canapé du salon, entouré de Robin et de Cindy, et c'est alors qu'un bon sauvage du nom de Paul vint s'asseoir en face de nous et extirpa de son sac rapiécé un énorme paquet de marijuana ce qui paraissait pour le moins inattendu en ces lieux si protocolisés.

Nous sortîmes dans le jardin et les premières cigarettes d'herbe commencèrent à circuler entre nous quatre qui de plus en plus détendus, formions ainsi un flot de vie et de créativité à l'écart des jacassements et du bruit qui régnait dans la maisonnée. Et bien sûr, après plusieurs tours, nous avions complètement perdu toute notion de temps ; le buffet fut donc "vite" copieusement garni et, je l'avoue, avec une grande subtilité d'harmonies – les tartes à la citrouille si délicieuses et les rosés des côteaux de Sonoma, tout cela surabondait en qualité et voici que l'herbe nous avait ouvert un incomparable appétit. Nous fûmes céans des invités tout aussi fervents que comblés.

Je ne comptais plus les verres qui disparaissaient en moi comme des myrtilles et nous étions les derniers à table, noyés dans une frénésie joyeuse qui ne faisait pourtant, assurément, que commencer. Et nous buvions, buvions, fumions l'herbe et arrosions les tartes de café turc. Le soleil déclinait à l'horizon, les convives s'étaient réfugiés autour de la cheminée et du piano qui dégouttait ses accords gluants et obséquieux de folklore surrané sur les plis lourds de l'air. Mais pour nous, le jeu et l'horloge s'étaient arrêtés depuis bien longtemps déjà. Je me sentais vibrant d'inspiration, de beauté et d'amour. J'embrassais Robin à la volée, la bouche épanouie et pleine, et elle s'abandonnait dans mes bras, souriait, en me rendant mes baisers. J'attirais aussi de plus en plus la jolie Cindy à moi. Faire la cour semblait une évidence, la chose la plus naturelle et spontanée qui soit, une pure fonction de l'ordre cosmique hélas, tellement galvaudée sur cette Terre. Les barrières s'étaient dissoutes, les personnalités n'entravaient plus les genoux qui dansaient maintenant et se parlaient un langage infiniment suave. Nous nous aimions et nous partagions l'intensité d'une communion transcendante. Nous nous sentions incarner exactement le rôle que le Divin nous avait offert à tel point que nous l'oublions et ainsi pouvions évoluer dans un espace pur où nous réalisions la seule réalité : vivre, créer sa vie et celle de l'univers entier. Nous n'avions aucune pensée de tout cela, tel l'ultime perfection d'un instrument consiste à rendre sa voix à l'indicible ou au silence ; et la frénésie de la danse d'amour nous submergeait de plus en plus étroitement ; rien ne paraissait devoir endiguer le cours d'un fleuve aussi sûr et puissant – tous les paysages extérieurs, même les regards et les bouches les plus revêches, fondaient comme neige au soleil devant la pure sincérité et l'audace absolue de ceux qui n'avaient plus de compte à rendre sur la liberté et l'extase, de ceux qui ne craignaient plus rien, ni de perdre ni d'obtenir le moindre gain, de ceux qui se donnaient simplement mais entièrement les uns aux autres – O Cindy, déjà je t'embrassais aussi et tes lèvres palpaient comme des oiseaux de paradis à l'appel d'une aube radieuse !

Nous continuâmes à boire et à fumer de l'herbe avec une ardeur que j'exacerbaient consciencieusement car mon goût luxuriant des doses extrêmes et des "au-delà interdits" m'entraînait à toujours remettre en jeu un challenge plus indéfiable et mes trois compères

s'en amusaient et abondaient joyeusement dans mon sens car nous sentions tous à ce moment-là, l'urgence de dépasser les limites du monde prévisible ou symbolique. L'éclat diapré d'une dimension infiniment séduisante nous guidait le long de ses allées miroitantes aux rencontres bouleversantes – Nous vivions comme une même cellule de toute éternité. La merveilleuse floraison de nos désirs s'exauçait spontanément tel un fleuve en son cours au printemps. Tout coulait en effet. La gamme des ouvertures accessibles à notre être plus plein, loin de tout esprit discriminatif, s'étendait de l'infini à l'infini, d'un baiser langoureux et lascif jusqu'aux visions des Bouddhas en méditation aux confins de la galaxie interne bien centrée, ou d'une plaisanterie paillardes jusqu'à la superconscience translucide de la mort et de l'illusion du monde phénoménal, de l'amour immaculé au dédain le plus implacable de l'impermanence et du karma, tour à tour les jambes croisées en stricte vajra asana, le dos droit et le menton bien rentré sur la douceur terrible du canapé ou bien moelleusement étalé dans l'attitude provocante et sensuelle d'un danseur au repos d'amour.

Robin, Cindy et moi nous caressions les cheveux et nous congratulions dans une étreinte chaleureuse. J'avais compris depuis notre rencontre de la veille que Cindy était très impressionnée et séduite par la beauté radieuse et sauvage de Robin. Nous sentions tous trois une fusion douce, subtile et latente de nos sexes par-delà les polarités masculines / féminines ordinaires. Robin semblait d'évidence répondre positivement, suavement même, aux sourires mutins dont Cindy la comblait d'enthousiasme. Une fois encore, et celle-ci en rapport amoureux extra-personnel, l'impression que tout était sous-entendu et d'avance téléguidé, nous faisait exploser en regards et en caresses silencieuses comme nous accédions ainsi à une communion transcendant la pensée conceptuelle ou logique, une communion au langage à la fois primitif et fabuleusement évolué, un partage de vie brute et pure dont les rives reculaient à chaque pas dans la plénitude de l'espace sous-jacent.

Nous nous aimions, nous séduisions, nous convolvions dans une vague de béatitude aux couleurs grisantes et contrastées, nous volions sur une voile de musique interne dans l'aile de la complicité d'une bouche pour ses lèvres. Nous nous abandonnions les uns dans les autres comme les berges d'une même brise à la source qui nous guidait inéluctablement. Et bien sûr, notre entente magique rayonnait et attirait ceux dont la fréquence de réceptivité se trouvait en proximité d'aspiration avec celle qui jaillissait de nous, enlacés. Ainsi, Paul, notre homme des bois, se jeta sur nous et nous pressa ensemble plus encore mais d'une façon plus violente et charnelle qu'il ne nous avait paru désirable d'adopter jusque là, et à ce moment-là déjà, quoique nous l'adoptions immédiatement parmi nous, nous sentions profondément combien ses vibrations étaient étrangères aux nôtres, combien plus avide et pesant son être s'affirmait à la confluence de nos souffles, combien l'instinct en lui avait été réprimé, mal élevé et pauvrement sublimé. Quant à moi, je perçus d'emblée que cela poserait sans doute quelques obstacles ou causerait au moins quelques hésitations eu égard à la libre circulation du courant, mais désirant avant tout surmonter les suggestions surnoises de mon propre ego, je me lançai dans une bienvenue enthousiaste, invitant Paul plus encore qu'il n'osait s'inviter lui-même et afin de défier ce qui a toujours été mon plus grand péché d'attachement, à savoir la jalousie, je commençai même à pousser Paul vers Robin, qui, je le sentais bien, l'avait indiciblement fasciné déjà, tout en enlaçant moi-même Cindy de plus belle et en la comblant d'avances téméraires et prometteuses.

Les mélanges d'alcool, d'herbes, de café et de joyeuse sensualité avaient déjà dépassé toutes les limites qu'une société ou une communauté même à cette époque dans les zones les plus privilégiées de la Terre, ne s'accordaient à tolérer publiquement, et quant à moi pourtant, je sentais surtout combien ce n'était là qu'un début comme lorsque la montgolfière ou la fusée s'arrachent à la pesanteur terrestre, il faut de grandes énergies en dissolution, puis lorsque l'oiseau croise au large dans l'espace multidimensionnel, tout le porte et l'infini s'ouvre autour de son destin que plus rien ne retient que son propre centre de gravitation intérieur. Il était donc temps pour nous de rentrer dans notre centre de gravitation intérieur, dans notre éternel foyer et comme nous quatre étions comme une seule cellule vibrante et que par ailleurs, seule Cindy avait un home, (Robin rentrait peu à peu chez elle

en Tasmanie, j'habitais chez différents amis, de même que Paul), la direction générale semblait évidente. En fait, tout se passait le plus naturellement et fluidement du monde — tous les invités étaient déjà partis, ce que nous n'avions nullement remarqué, et la maîtresse de maison vint dire à Cindy de nous ramener — comme une rivière traverse différents états ou régions restant semblable à elle-même, sans la moindre spéculation en tête, comme si tout était joué pour le meilleur et tout en continuant notre concert d'amour, nous partîmes et bientôt, nous remplissions le vaste, confortable et accueillant appartement de Cindy comme si nous y avions toujours vécu. Home ! Voilà où nous étions et cette sensation suave et merveilleuse nous fit fumer et apprécier encore bon nombre de joints par-delà toute notion de sommeil ou de fatigue — nous nous aimions et nous étions pleinement heureux sans chercher à en faire une religion ni à en obtenir plus ou moins ni à juger ou comparer quoique ce soit — simplement nous ÉTIONS et nos cœurs d'un même élan palpaient sur le visage des comètes et du vide-lumière.

Pourtant déjà, la présence de Paul et son caractère envahissant et primitif faisait de temps à autre planer comme une ombre de doute ou d'hésitation sur la destinée ouverte de notre union — je sentais que Robin de son côté n'était pas entièrement à l'aise et souvent, cherchait mes lèvres avec l'avidité d'une compensation ou d'une assurance — Cindy quant à elle, naviguait en parfaite maîtresse de maison en ces eaux de caresses et de sourires. Il me semblait que malgré l'extrême dilatation de l'esprit où nous évoluions, alors qu'il m'arrivait de disparaître en méditation dans l'espace pur pendant l'espace d'un baiser, si Paul n'était pas parmi nous, Robin, Cindy et moi, nous ferions l'amour et passerions dès ce moment la nuit ensemble au-delà de toute frontière. Les deux femmes embrassaient Paul et je crois qu'il ne pouvait encore se savoir intimement étranger, étranger à un niveau infiniment subtil, à une fréquence intérieure télépathique et presque biochimique qui, à l'extérieur, au niveau des attitudes visibles, n'apparaissent nullement.

Et ainsi la distance et la retenue que cela créait résonnaient quelque part dans les profondeurs de l'harmonie et malgré les caresses, les baisers et les effluves d'amour et de partage, malgré même la frénésie et la tempête d'intoxication, cela retardait et repoussait toujours un peu plus la manifestation terrestre attendue de l'union pour laquelle la scène et nous, étions prêts. Et comme cela reportait ainsi sans cesse ce qui était à la fois l'ultime sublimation et le dénouement de notre fleuve de vie en cours, l'enthousiasme s'émoussait peu à peu et la fatigue physique sous forme d'ensommeillement commença à faire dodeliner la tête chérie de Robin au milieu des étreintes. Nous nous couchâmes bientôt sur la moquette et Robin s'endormit à mes côtés comme un ange de lapis-lazuli ; Cindy, toujours aussi naturelle et spontanée, gagna son lit et Paul se tenait dans l'expectative comme quelqu'un qui ne sait pas choisir entre ce qu'on attend de lui et ce qu'il désire lui-même ; quant à moi, après avoir cajolé Cindy et m'être assuré que notre lien d'amour passerait bien au-delà de cette nuit, je restais très éveillé et fumait encore un joint avec Paul qui errait et n'osait se coucher aux côtés de Robin alors que j'avais fait exprès (encore pour tuer mon désir de possession et ma jalousie) de laisser la place libre et de m'en désintéresser souverainement. Puis, Robin se tourna, ouvrit les yeux, me regarda et je ressentis alors tant d'amour pour elle, tant d'adorables impulsions s'envolèrent vers elle et me revenaient qu'il parut dès lors évident qu'elle m'attendait, enlacé dans ses rêves.

Je me couchai tout contre elle et me laissai emporter dans les vagues somptueuses de son sommeil. Devant cette scène de réelle symbiose, Paul contempla un moment, puis comprit qu'il devait nous laisser et s'en fut dormir dans la chambre d'ami.

Je flottais dans un nuage de béatitude de chaleur et de paix et passai la frontière du pays des songes imperceptiblement, délicieusement, et en pleine conscience. À l'heure du loup, alors que l'épaisseur diaphane des ténèbres commençait à fondre et se dissoudre, je ne sais lequel commença à caresser et à étreindre l'autre ; nous fîmes l'amour dans un souffle suspendu et nous rendormîmes l'un dans l'autre comme une colombe dans son nid de brises et de plumes, portés toujours vers un océan de douceur et de béatitude, désireux de sombrer corps et biens dans un néant fou d'amour et d'oubli de toute fin comme de toute épine. Ainsi, nous accueillîmes l'aube sur nos visages et nos poitrines nus et ouverts à la clarté sereine, infinie. Nous aurions sans doute dérivé et croisé ainsi jusqu'à plus soif, jusqu'à la prochaine escale si Paul, que ses désirs avaient sans doute tenu éveillé ou réveillé trop tôt,

n'était venu s'installer tout à côté de nous, ce qui nous apparut d'emblée très peu délicat ou encore une fois "primitif". Nous étions donc forcés, soit de disparaître sous les couvertures pour continuer notre croisière (non par pudeur !), soit d'abandonner une si belle partie et par compassion pour Paul, de l'admettre où il se plaçait lui-même. Comme je ne voulais plus dormir et que je me sentais dans un état de grande sensibilité et de rayonnement, je me levai d'un bond, couvris et bordai Robin qui, je le savais, avait besoin de se reposer plus longtemps et tout en m'habillant, j'exhortais d'ores et déjà Paul à nous rouler un joint sérieux – ce qui le prit complètement au dépourvu – j'étais prêt dès ce moment pour un jour encore de Grand Jeu et comptait bien renchérir les mises jusqu'à ce que cette fois, elles éclatent. Aussi, j'attaquais Paul sur son propre terrain mais avec amitié et compassion, lui laissant la part glorieuse qu'il n'avait pourtant pas (il est vrai de remarquer que dans cette situation, la compassion n'implique pas l'amour et nous verrons comment). Et ainsi, la ronde des joints recommença de plus belle. Il n'y avait pour moi en réalité aucune interruption depuis le début : c'était le déluge de la vie dans une constante frénésie d'intoxication qui ne pouvait aller qu'en augmentant à l'infini...

Nous nous préparâmes du bon café noir à la Turque et bientôt, tout le monde était rassemblé en cercle au confluent des hauts-parleurs pour le petit déjeuner au terme duquel nous nous passâmes un grand calumet de paix et d'amour chargé d'herbe bien tassée. Et de nouveau, nous planions au-delà de toute notion de personnalité, de nouveau, nous nous sentions les vagues d'un même ciel en migration à la poursuite de la beauté de toute évidence libre.

Nous décidâmes de jouer à une aventure poétique tout à fait spontanée : chacun de nous allait écrire l'histoire de la réalité telle que nous la vivions ensemble pour y faire un portrait des trois autres pris sur le vif dans le jeu de l'instant. Nous nous mîmes à l'œuvre et j'écrivis ce jour là l'un des textes les plus étranges et les plus justes dont je me souviens, de même que Robin et Cindy d'ailleurs. Nous lûmes les uns à la suite des autres en nous fixant souvent dans les yeux et l'ambiance, la couleur et le rapport étaient véritablement sublimes : je m'extasiai en mon cœur des paroles de Robin et de Cindy si belles et si accueillantes.

Paul quant à lui, n'avait pu s'empêcher d'écrire crûment son désir de faire l'amour à la déesse Robin et il lut son texte complètement nu, ce qui paraissait une provocation un tantinet prématurée pour ne pas dire abrupte. Cependant, Robin semblait l'accepter et l'aimer et je me tournais de plus en plus vers Cindy pour équilibrer les rôles. Alors que nous étions, Cindy et moi, à la cuisine à refaire du café tout en communiquant à une fréquence très sous-jacente et intuitive, Paul avait sorti des "voyages" de LSD de son sac et en avait montré un à Robin qui le plus instantanément du monde l'avait avalé à la stupeur enchantée de Paul, médusé, qui bientôt suivit son exemple et en avala un à son tour. Lorsque nous revînmes près d'eux, ils nous offrirent donc chacun un autre "voyage" – Cindy, qui n'avait pas pris d'acide depuis des années, et moi-même qui avait l'habitude de n'en faire qu'un usage hautement ritualisé, demeurâmes très hésitants, voire indécis. J'entraînai finalement Cindy dans sa chambre et lui conseillai de prendre sa part comme je prendrai la mienne, l'assurant qu'à partir de là, je me portais garant de l'aventure. En fait, je m'exhortais moi-même intérieurement tout en disant à Cindy que nous devons rester unis comme une même cellule vibrante et que pour l'amour et le bien de Paul et de Robin, il était juste et auspiceux que nous partagions tous l'expérience. Je lui confiai de surcroît mes sentiments vis à vis de Paul et la gêne subtile que sa rudesse pouvait poser à Robin comme à elle-même et je plaidai qu'ainsi peut-être, dans une dimension plus vaste et plus haute dans l'esprit, les ultimes contradictions se dissoudraient et la Vérité pure et simple, quelconque soit-elle, éclaterait au grand jour. Cindy paraissait me faire confiance et nous revînmes bientôt aux côtés de Robin et de Paul qui étaient sur la terrasse, face au soleil. Robin sourit à Cindy et nous suggéra de prendre l'acide avec eux. Devant un tel sourire, Cindy sentit fondre toute trace d'hésitations. J'amenai deux cuillerées de miel et nous nous mîmes l'un l'autre la cuillère d'acide au miel dans la bouche puis ingurgitâmes une bonne tasse de café pour faire passer le tout.

Je n'avais jamais encore, malgré les années de "voyages" les plus variés, et les plus invraisemblables, absorbé du LSD dans de telles conditions de délire physique – je veux

dire en mangeant, buvant, bavardant et mélangeant tout ce qu'il y avait là sans penser – et je sentais ainsi aux profondeurs de moi-même le défi de surmonter la nécessité d'un environnement choisi et préparé à laquelle j'avais toujours entièrement souscrit comme la plupart des gens qui se disaient "sérieux" ou "scientifiques" ou encore "yogis" au sujet de l'emploi des drogues psychédéliques. Cette fois me dis-je, dussè-je reprendre un trip le surlendemain dans la solitude et la méditation, ou même avoir à traverser un désert de souffrance et de désir infinis à la suite de ce défi, j'allais tenter de transcender toute forme de conditionnement extérieur ou intérieur et vraiment, tout en donnant aux autres ce qu'ils attendaient de mon cœur, vaincre l'illusion de l'ego par l'Amour au sens total tout en demeurant bien "centré". J'allai donc aussitôt prendre une douche et changer de costume – sous le ruissellement brûlant, je méditais sur le besoin de purification dont l'acide m'avait toujours fait ressentir l'urgence et à quel point les pratiques bouddhiques visant à cet effet, étaient similaires en esprit au ruissellement de l'eau du haut en bas du corps – je me promis ainsi de renaître à une réalité plus pure et plus ouverte. Je me parfumai, me lustrai et m'habillai de blanc neuf. Lorsque je regagnai la salle de séjour où nos trois amis étaient restés, je les trouvai déjà passablement flottant dans les prémices du voyage. J'allumai un joint et j'encourageai encore chacun d'eux à s'unir et à se défoncer toujours un peu plus ; nous étions assis ensemble et à la fin du joint, nous regardant tous mutuellement dans les yeux, nous éclatâmes en un grand rire de joie, d'unité et d'amour et nous rapprochant, nous nous étreignîmes, front contre front, étroitement enlacés, sans prononcer la moindre parole. Nous demeurâmes ainsi longtemps, goûtant chaque souffle, chaque pulsation, chaque atome de vie et d'unité, complètement abandonnés et fondus dans l'immense flux qui nous portait et nous révélait l'omniprésence de l'amour.

Après d'éternels "instants", nous nous mîmes à l'écoute des ondes sonores et la musique entra en scène ; nous dansions tous très près les uns des autres et ce fut très profond comme harmonie dans les figures et les contacts (surtout au niveau physique d'ailleurs car hélas, le niveau de la musique disponible chez Cindy à cette époque était celui de l'Amérique hippie dégénérée, c'est à dire on ne peut plus lourd et essentiellement "inaudible" dans un état transcendantal tel que le LSD peut en susciter). L'espace d'un clin d'œil, je me sentis frustré et regrettai de ne pas avoir à disposition maintenant la divine musique avec laquelle j'avais tant travaillé sous LSD et qui représentait peut-être mon plus grand attachement en ce monde : Terry Riley, la musique vocale hindoue, Bach et tous les romantiques. Oh, comme alors cette scène d'amour que nous vivions maintenant aurait pris plus d'ampleur, combien d'étoiles nous traverseraient et à quels rivages saints n'aborderions-nous pas, il était vain de penser l'imaginer.

Aujourd'hui cependant, les événements étaient autres et appelaient ainsi d'autres réponses. Nous nous étreignions et frémissons de béatitude, d'intensité et de plaisir et cela n'en finissait pas. Pourtant, il semblait toujours y avoir un seuil que nous ne franchissions pas, une totale dissolution des rôles subtils que la Nature même paraissait nous avoir fixés, tel que homme ou femme par exemple et qui, avec la "superconscience" de l'acide, se devait d'avoir cours pour permettre une totale union et la libre circulation des énergies cosmiques de l'Amour.

Et comme je l'appris plus tard, la présence de Paul était pour les deux femmes, ne serait-ce qu'au niveau physique, une cause fatale d'hésitation ou de recul. Dans cet univers apparemment si profond et si élargi, les mêmes inhibitions se retrouvaient bien sûr à une fréquence correspondante qui se prolongeait et se traduisait chaque fois jusqu'à ce que cette antépénultième dualité des sexes puisse se fondre et disparaître, chose extrêmement rare et problématique en ces temps de karma terrestre.

Buter contre ce seuil que nous ne pouvions ensemble outrepasser d'un seul corps, cela provoquait toutes sortes de fluctuations, de ruptures d'énergie et d'harmonie dans notre courant commun et Robin fut la première à réagir avec beaucoup d'ironie et de verve : elle dit qu'elle avait faim et qu'elle voulait qu'on l'emmène au restaurant, ce qui me plongea dans la consternation car manger maintenant était réellement pour moi la dernière des éventualités envisageables et je ne pus même pas m'empêcher de frémir à la pensée d'une telle agape et des suites qu'elle aurait sur mes prochains jours. Cependant, désirant d'emblée couper court à toutes les discussions et controverses sur l'à propos d'une telle

aventure et sur l'interminable choix d'un lieu (dilemme vraiment insoluble sous LSD) de même qu'aux préparatifs aussi peu pratiques que ridicules y afférant quant à tout ce qui touche en l'occurrence au monde dit purement matériel, je décidai que nous sortions immédiatement et que nous aviserions en route.

Il faisait nuit, l'air était frais et doux et cela nous ferait sans doute "du bien" comme on dit. Nous partîmes donc rapidement et les bruits des voitures dans les rues étaient un cauchemar pour mon esprit et mes sens – j'eus aussitôt l'impression de descendre dans une fourmillière des enfers et croiser les gens sortant des supermarchés dans la rue était un vrai déchirement : la souffrance et l'illusion du Samsara m'éclataient de rire au nez et mon cœur se désintérait devant le spectacle d'une telle misère – la détresse de l'existence humaine actuelle sur cette planète était bien un drame mortel et sans retour. Nous tenant tous par le bras, mes compagnons ne me semblaient alors nullement aussi soucieux et frappés de compassion que cela m'apparaissait dû. Par bonheur, nous arrivâmes complètement sans y penser à la porte d'un restaurant hippie végétarien calme et désert dont pourtant le simple fait de se trouver dans une telle promiscuité de commerce des estomacs suffisait à me dégoûter indiciblement et répugnait à tout mon être. Je me réfugiai dans un coin de la salle, résigné quant à la barbarie des êtres et m'exhortant à surmonter cette terrible épreuve de la façon la plus appropriée pour quelqu'un de mon acabit. Je m'assis en lotus sur la banquette et invoquai doucement la présence de Chenrezig, le Bouddha de la Compassion, afin qu'il s'annonce. Je visualisais sa merveilleuse forme blanche au-dessus de ma tête et m'absorbais les yeux fermés en prière et en contemplation. Paul, très intrigué de cette soudaine "distance" (lui qui avait dû prendre des trips à Chinatown et dans le métro), me suivait, m'approuvait et à mon exemple, refusait d'aller se servir à manger. Les deux femmes arrivèrent bientôt, leur plateau chargé d'une copieuse ration de riz aux légumes, d'une salade géante et d'une glace. Elles s'exclamèrent devant notre soi-disant étrange conduite, se moquèrent gentiment de nous et tentèrent sans cesse de nous donner la becquée, manœuvre qui réussit plus ou moins avec Paul qui ne savait pas exactement à quoi s'en tenir sur les raisons réelles de mon abstinence, mais qui n'avait aucune chance d'aboutir à mon endroit alors que je sentais s'accomplir la fusion céleste en Chenrezig et que l'énergie refluit le long de la colonne vertébrale jusqu'au sommet de ma tête. Puis, tout à coup, la Suite en Si mineur de Bach apparut miraculeusement sur les ondes et comme au surplus, le repas de ces dames touchait à sa fin, l'entière atmosphère changea, s'approfondit et devint même hautement dramatique. Robin réalisait à haute voix l'avidité et la trivialité des hommes de notre époque, et dit en souriant qu'elle se sentait honteuse – sa honte n'était heureusement pour elle pas vraiment sincère – Cindy quant à elle, toujours aussi optimiste et sociable en bon Sagittaire ascendant Balance, essayait d'accorder tout le monde dans une humeur chaleureuse et légère. La musique de J.S. Bach mettait le chakra de mon cœur en lambeaux et au centre de cette Suite, au centre de cette divine louange je me tenais, et de là, tous les rayons s'envolaient vers la multitude des cieux et des êtres, le cadre et les aléas extérieurs s'étant dissous. La salle de ce petit restaurant s'était élargie jusqu'aux confins du monde comme un temple de l'Éternité, voix bouleversante de la matrice originelle d'où tout émerge et devient.

Robin avait aussi une fois il y a longtemps selon ses dires, écouté ces Suites de Bach en trip et elle se rapprochait maintenant de moi par tous ses gestes et ses regards : il arrivait vivre avec Robin toute une vague de profonde et déchirante communion. Le lapis-lazuli de sa tunique éblouissante couronné de ses yeux turquoise tourbillonnait comme un soleil en giration à la source de ma conscience et y restera à jamais gravé. Je sentais l'amour vrai nous pénétrer en tout point de l'espace où nous avions place et à ce moment, j'aurais cru vivre avec Robin toute une vie : ne l'avait-on déjà vécue ? Puis la musique s'arrêta (cela n'aurait-il dû enseigner à tous l'impermanence de toute chose comme de l'amour humain ?) et il fut décidé de quitter le restaurant. Dehors, je suggérai qu'on rentre à nos quartiers chez Cindy mais Robin eut soudain l'envie irrésistible et on ne peut plus égoïste de téléphoner de la rue en Angleterre à l'un de ses amis ce qui paraissait compliqué autant que saugrenu puisqu'il y avait le téléphone chez Cindy. Cette fois, je n'y tenais plus ; gâcher cette fabuleuse énergie à errer ainsi dans les rues, je ne pouvais certes plus l'accepter davantage. Je pris Cindy dans mes bras et je lui dis exactement ceci : "I much

prefer to make love to you right now than to hang around in the street any longer. Come with me and let's go home to make love". Elle me regarda sans paraître surprise le moins du monde, prit ma main et dit seulement "Okay". Nous confiâmes à Paul le soin de ramener Robin à la maison dès que possible et nous partîmes tous deux bras dessus bras dessous. La nuit était pleine d'étoiles *et nous étions heureux je crois*.

Lorsque nous arrivâmes chez Cindy, nous allâmes directement dans sa chambre et après quelques baisers et quelques roulades sur le lit, je la sentis chaude et mouillée. Elle me confia qu'elle avait été ainsi toute la journée. Nous fûmes très vite nus et je rentrai en elle à toute volée. C'était merveilleux, tellement délicieux que je me laissai entièrement aller et alors que Cindy me demandait de lui donner le temps de jouir d'une voix rauque et béante, j'éjaculai dans une pluie d'étoiles qui n'avait, somme toute, que bien peu à voir avec le sexe. J'explorai alors dans mon esprit dilaté les ramifications subtiles et pernicieuses de ce sentiment de culpabilité que peut ressentir un homme lorsqu'il estime n'avoir pas permis à la femme d'atteindre l'orgasme et la prise de conscience de ce sentiment s'avérait très intéressante et très profonde. C'est à ce moment-là que l'on sonna à la porte et je me devais d'aller ouvrir puisque c'était sans doute Robin et Paul qui revenaient. Nu, je bondis sur la porte et leur ouvris ; ils avaient les bras encombrés de paquets et de fruits. Je les laissai rentrer et retournai dans la chambre au lit avec Cindy. Nous nous caressions et elle me répétait sans cesse combien elle aimait Robin et à quel point elle aurait voulu que celle-ci vint nous rejoindre au plus vite. Le premier orgasme pendant un trip d'acide est très important, je le savais, car c'est comme la matrice d'une réincarnation psychologique – une véritable réintégration dans le Mandala fou de la soi-disant réalité sociale et quotidienne. Malgré ce savoir, ma conscience était impuissante à réanimer sur le champ le désir en mon corps car je me sentais planer merveilleusement et une douce sérénité me berçait tout contre Cindy qui brûlait et dont la frénésie m'exhortait à surmonter ma présente langueur, à la prendre violemment et à lui amener au surplus Robin dès que possible.

Je lui embrassai les cheveux, promis de lui faire venir Robin très vite et je me levai en hâte d'une certaine façon comme pour m'enfuir. J'approchai Robin dans la cuisine, lui parlai et l'embrassai sur les oreilles tout en lui disant combien Cindy l'aimait mais il me semblait tout à fait artificiel et hors de propos pour le moment de lui demander d'aller rejoindre Cindy au lit ; et bientôt, je me tournai vers Paul, pour l'exhorter une fois de plus à nous rouler des joints ce qui le fit alors éclater de rire et il me prit joyeusement dans ses bras avant d'aller s'exécuter. Cindy s'étant impatientée pendant ce temps, arrivait plus ou moins vêtue au salon, face à Robin, avec un sourire enjôleur. Maintenant les deux femmes s'embrassaient et s'étreignaient sur le tapis au milieu de la pièce. Robin paraissait parfaitement s'ouvrir au désir de Cindy et l'accueillir de tout son être, ce qui soulevait mon admiration et stimulait mon amour pour elle car, je le savais, elle n'avait jusqu'alors jamais encore aimé de femme physiquement. Paul et moi fumions tous deux la marijuana en les contemplant de loin et lorsque nous nous rapprochâmes d'elles, Cindy nous apostropha en nous demandant ce que nous attendions, Paul et moi, pour suivre leur exemple et nous aimer en baisers, étreintes et caresses. Robin renchérit en nous pressant de nous accoupler. Cette fois, je dois l'admettre, je fus complètement pris au dépourvu car j'avais depuis longtemps imaginé toutes les possibilités d'amour les plus folles entre nous, mais l'éventualité d'un "tête à tête" avec Paul ne m'avait même pas effleuré. Et je me retrouvais devant cette grande impasse de ma vie qui fait que sexuellement, les hommes me révoltent, que je ne peux jamais envisager aimer un homme ainsi malgré les aventures de l'adolescence avec mon frère et que j'aime tant les femmes que je suis jaloux à en mourir, de tous les hommes de la planète. Cette fois, j'étais conscient de mon inhibition sexuelle envers les hommes jusqu'en ses plus secrètes conséquences et j'essayais de me rapprocher de Paul autant que possible. Je le pris dans mes bras et sentais en tout mon être l'amour immense que je lui portais, irradier par tous mes pores vers lui et le couvrir, le baigner, l'joindre, mais cet amour semblait n'avoir besoin d'aucune preuve physique, d'aucun attouchement et je crus alors sentir que Paul était dans le même état intérieur que moi, qu'il m'aimait profondément, indiciblement, mais qu'une expérience sexuelle entre nous n'était nullement nécessaire à la radiation de cet amour et qu'il n'en avait ni envie ni intention. Nous nous étreignîmes en riant et nous passâmes le joint pendant que nous nous

contemplions et lisions mutuellement dans les yeux de l'autre la conscience d'une réalité commune et en tout sous-jacente.

Les deux femmes s'en étaient allées dans la chambre de Cindy pour s'adonner encore plus entièrement à leurs effusions. Paul et Robin avaient préparé une recette hautement psychédélique de salade de fruits au miel, au yoghurt et à la glace et je m'amusais à humer et à remuer le chef d'œuvre tout en me demandant comment catalyser une plus grande unité d'action dans notre présente situation.

La couleur lapis-lazuli émanant de Robin me hantait toujours et j'y étais apparemment très attaché. Que faire avec Paul ? Le dénouement me semblait proche car la distortion engendrée depuis le début par sa présence ne pourrait plus être bien longtemps ignorée sous peine d'une désintégration totale de la scène, ce qui restait bien entendu hors de question. Très vite, je me décidai : je mentis à Paul en lui disant de m'attendre ici dans la cuisine, que j'allais revenir tout de suite et fumer en bavardant avec lui (ce n'était alors qu'un demi mensonge car je ne savais pas exactement encore ce qu'il adviendrait ensuite) et j'allai dans la chambre de Cindy voir les deux femmes enlacées dans les voluptés de l'amour, remuant encore tout habillées sur le lit. J'approchai ma tête entre les leurs et plaidai ma cause d'homme en ces termes : "Scuse me ladies but I have gotten to be with you tonight I can't help it ; throw me away if you wish but I think that you want me to stay anyway and love you both". Personne ne répondit ce qui apparut comme une invitation. Je me joignis doucement à elles deux sur le lit tout contre le mur et encore habillés, nous nous embrassions et nous caressions de plus en plus frénétiquement jusqu'à ce qu'il nous faille d'urgence ôter nos vêtements embarrassants. Et très vite, j'étais couché sur les deux femmes à la fois, qui tantôt s'embrassaient l'une l'autre pendant que je les caressais, tantôt m'embrassaient et se caressaient l'une l'autre et tantôt nous embrassant et nous caressant tous les trois en même temps. Sexuellement, j'étais déjà un peu fatigué alors que les deux femmes arrivaient seulement au seuil de leur ouverture libre, frémissante et avide. Mais tout sentiment, sensation ou conscience de fatigue étaient transcendés par l'extraordinaire fusion, cet amour incommensurable que je sentais jaillir de toutes les fibres de mon être, cette merveilleuse fission des plus belles énergies, cette incroyable extase de liberté et de tendresse qui libère la plus grande source énergétique de l'univers, celle que les Hindous appellent Shakti et les Bouddhistes, Dakini et qui repose au cœur de l'amour en tant qu'embrassant toute possibilité d'union au firmament infini du vide-lumière en son essence radieuse et créatrice. Oh ! Robin, comme je t'aimais alors, cela dépasse l'imagination ! Je te caressais, ma langue fusait entre tes dents, tes seins gorgeaient mes mains de grappes ruisselantes de délices et ta chevelure de jais me noyait dans son parfum mortel. Ton sexe coulait comme une fontaine de Provence pleine de mousse et comme une figue, peu à peu, je l'ouvrais – comme il palpitait très seul sous mes doigts et que Cindy monopolisait maintenant tes lèvres avec sa bouche, je glissai ma langue entre ses deux pustules vermeilles et je me mis à brouter à pleine bouche ta cascade tout en mêlant ma salive aux parois presque cramoisies de verve et ton pubis haletait par stances ondulantes toujours plus pressées. Lorsque l'ambrosie commença à déborder de toute part, je te pénétrai de mon pénis vibrant et de ma main droite, tout en te léchant les seins, je plongeai l'index dans le vagin de Cindy qui m'étreignait de derrière et me pressait les fesses plus profondément en toi. Oh ! que c'était bon ! J'embrassais Cindy à la volée tout en remuant de plus belle mon pénis en toi, Robin, et je te sentais venir, venir de plus en plus, venir à nous tout près, venir sans rémission ; tout ton être s'abandonnait maintenant à cette immense, irréversible invasion d'extase, surgescence d'amour et de non-ego, et la vague de ton zénith déferla sur nous comme un raz de marée d'oiseaux aux gazouillis d'étoiles et de roses. Jamais, il me semble, je n'avais reçu d'une femme un tel orgasme, comme une véritable désintégration d'arcs-en-ciel en une immense queue de paon céleste qui serait tressée des couleurs même de l'amour et au centre de laquelle mon pénis un avec mon cœur irradierait et nourrirait l'univers entier à travers cette union infinie tel la matrice épanouie des astres, accueillante jusqu'à vouloir s'anéantir en son sein – le point nul du Grand Mandala, le cordon ombilical de l'Amour, le viaduc sur la transcendante épopée entre masculin et féminin, dynamique et magnétique, le foyer divin de la suprême symbiose, les noces du multiple et de l'unique, la béatitude insatiable ... et nous étions ce

centre, ce point ultime de ralliement ! Les astres roulaient et pulsaient en nos artères béantes et confondues comme une girouette dans un blizzard d'extase tournoyant l'univers en spirale autour de notre sexe fondu, changé en or, transparent de lumière et de pureté — cet axe de l'éternité, ce moyeux de la roue cosmique, cet iris du monde !

Oh! que nous nous aimions ! Attentifs les uns aux autres à un point infini, noyés dans ces vagues indescriptibles de chaleur suave à la bouleversante proximité du cœur des larmes et des sourires, nous voguions dans la semence des Anges de la Terre, nous faisions les Anges et nous y attardions sans penser, sans la moindre impulsion mentale étrangère à la fission de nos corps-esprits.

Lorsque mon pénis glissa noblement hors de tes lèvres d'en bas, je l'enfonçai en Cindy qui attendait cela depuis toujours. Elle le goba avidement en elle et commença à frémir et à râler de plaisir tout en nous remuant tous trois au fil de son rythme de plus en plus frénétique. J'étais physiquement quelque peu épuisé ; aussi l'orgasme de Robin et notre union m'avait touché et comblé au-delà de toute expression, "dans l'âme" si je peux dire. Pour l'instant cependant, mon pénis suffisait à Cindy et je lui en donnais à profusion, sabrant et plongeant dans tous les sens ; elle semblait ne plus pouvoir respirer comme si elle retenait à l'écart toute chose en elle hormis l'orée de cette vague à la promesse fatale en laquelle elle concentrait tout son être tel l'agonisant quelquefois se prépare à ce qu'il croit être la mort. Je te sentais venir, O Cindy, comme un poulain égaré arrive au galop devant ce mirage de soleil qu'il croyait être une oasis ou sa mère ou le but de la vie. Ton seuil t'était si fabuleux que tu ne parvenais pas à y croire et ainsi à t'ouvrir tout de suite à ses flots ; sur la dernière marche, tu semblais hésiter — et alors que tu esquissais ton dernier pas vers moi, vers nous, alors qu'il ne pouvait plus retomber qu'à l'avant au-delà de la porte, je retirai d'un coup mon pénis hors de toi — cela te fit hurler et gémir, gémir. Était-ce d'extase ou de douleur, je ne saurais dire. Le savais-tu toi-même ? L'extase et la douleur s'étaient-elles fondues en une seule source ou se combattaient-elles encore comme deux visages ennemis ? Je n'oublierai jamais je crois, ce regard qui étira ta bouche en un balbutiement d'indicible et de bouleversant comme un dernier souffle de cette vie avant qui sait quel autre espace, quelle autre quête, quel autre désir ou communion — je ne savais que ressentir moi-même vis à vis de tout cela — je me redéployais en toi et me donnait au plus large de mes possibilités. Je t'entourais, te cajolais, t'enveloppais dans notre union et Robin se joignait à mes soins empressés. Maintenant, nous étions vraiment ensemble unis tous trois, plus que jamais sans doute parce que nous n'avions plus de désir entreprenant ou urgent pour l'instant. Nous nous étreignions simplement, joyeux, riant aux éclats, nous contentant de nous noyer les uns dans les autres toujours un peu plus près, un peu plus tendrement. Je nous sentais enfin vraiment un et inséparable. Chaque caresse douce ou même discrète et anodine dans le cou, sur les oreilles ou les cheveux donnait naissance à des gorgées d'extase et de délices partagés. Il me semblait que cela devait durer toujours comme une fontaine se fondant en l'immensité de sa vasque à l'intarissable accueil. Nous nous délections les uns des autres, nous goûtions la liberté de se laisser aller dans le don gratuit et les louanges nous traversaient comme des mouettes le ciel bleu nuit avant l'aurore. Nos rires et nos éclats fusaient. Nous nous aimions ! Nous nous aimions tant et plus !

Paul, quant à lui, était depuis quelques instants venu s'asseoir tranquillement au pied du lit et avec l'audace troublante de sa primitive innocence habituelle, il nous contemplait, perdu dans je ne sais quels rêves. Sa présence nous ramena encore une fois à une vision plus extérieure de notre réalité et cela surtout en ce qui concerne Robin car elle se sentait je crois, plus ou moins responsable vis à vis de Paul et aurait voulu lui éviter toute frustration ou mauvais sentiment de lui-même. J'étais quant à moi très indifférent à l'ambiance extérieure car je la reconnaissais comme totalement illusoire et superflue. Cindy et moi demeurions en étroit contact spirituel, nos corps emboîtés, mêlés, identifiés. Robin se glissa hors de nous et du lit, bondit à la cuisine et revint bientôt avec la salade de fruits psychédélique qu'elle avait préparée avec Paul avant notre dernier orage d'amour. Ce délice m'apparaissait comme un prétexte facile. Pourtant, notre récent débordement m'avait donné une sensation plus proche de la faim qu'il ne m'avait d'abord semblé et voyant les autres, heureux et prêts à s'unir dans le partage de ce festin, je m'y aventurai de bon cœur,

cueillant à la fourchette de ci de là telle ou telle pêche, banane, orange, goyave, papaye, cerise et toute une guirlande de couleurs et de délices avec une sensation d'extrême volupté. Des réminiscences d'une même scène aux temps de la décadence de l'Empire romain, quelque part en Grèce ou à Pompéi, s'assemblèrent fugitivement en mon esprit et se dispersèrent bientôt car je n'en pensais rien, n'essayais pas de les retenir ou d'en tirer la moindre conclusion. Quelle importance en effet ? Les tendances fondamentales des êtres sont universelles et jaillissent d'une source commune qui est l'éternel potentiel de l'Incréé, du Virtuel et de la rencontre de l'infini avec un certain contingent de références qui surnagent comme de la poussière cosmique entre les étoiles et les galaxies du ciel intérieur qui parfois se mélangent et se fondent ou parfois s'ignorent selon les fluctuations de la loi de gravitation karmique du Destin. La scène très colorée et juteuse se déroulait donc en roue libre. Il n'y avait aucune retenue nulle part et nous faisons l'expérience d'un état auquel je suis sans doute un peu trop attaché, celui de l'abandon de tout rôle et de la spontanéité d'action créatrice jusque dans les gestes les plus infimes du quotidien : tout coulait. Paul me mangeait amoureusement du regard et paraissait me considérer (comme il s'avéra toujours depuis lors) à l'égal d'un dieu doué de je ne sais quel incroyable pouvoir. Et de nouveau, je lui suggèrai l'inattendu, à savoir de nous rouler quelques bons joints pour tout de suite ; et bientôt, nous nous passions tous les quatre la petite fumée magique avec le sourire entendu d'une indicible complicité.

Nous émigrâmes tous au salon et l'ambiance paraissant favorable à la musique et à la danse après une telle célébration intérieure, nous jouâmes quelques disques et dansâmes, Cindy et moi surtout, une ronde devant la baie vitrée grande ouverte sur la nuit étoilée et l'odeur des eucalyptus dans les collines. Les formes élancées moulaient leurs volutes ondoyantes et se découpaient sur les vitres éclairées et les miroirs ainsi que dans les pupilles de chacun.

Il s'avéra très vite qu'à l'exception peut-être de Paul, nous étions tous passablement fatigués. Après quelques rocks de moins en moins frénétiques et enthousiastes, Cindy se mit à bailler et se réfugia dans sa chambre. Robin s'affairait dans la salle de bains et je finissais avec Paul les restes d'herbe et de nourriture répandus dans la maison, sans mot dire, très conscients l'un comme l'autre d'une transcendence sous-jacente dont il s'agissait de respecter l'espace et le silence pour permettre à la rose en devenir d'éclore et de nous embrasser tous d'un même cœur sage et compatissant.

Robin revint bientôt et commença à se préparer un lit pour dormir. Paul disparut et je m'approchai de Robin pour l'embrasser et l'étreindre en lui avouant que c'était avec elle seule que j'entendais passer cette "nuit" là, car je ressentais un amour insatiable pour elle et sa tunique lapis-lazuli couronnée de turquoise. Cela ne manquerait pas de lui faire plaisir pensais-je, et nous serions très unis et indiciblement heureux car nous nous aimions et la vie nous comblait les uns des autres éternellement. L'éventualité de dormir à ses côtés semblait d'ailleurs d'une telle évidence qu'aucune autre possibilité n'avait pu effleurer mon esprit le plus superficiel. N'en était-il pas toujours ainsi depuis trois semaines ? – Et bien pourtant ...!

Pourtant, Robin me regarda avec des yeux bleu d'acier froid, tranchants et imbus de leur propre pouvoir et me dit d'un air implacable qu'elle entendait coucher et dormir seule dès maintenant et qu'elle comptait sur moi pour ne plus la déranger dès cet instant.

La surprise était beaucoup trop grande pour pouvoir me blesser ou m'atteindre à un niveau personnel. Je ne parvenais simplement pas à comprendre ce qui se passait ou s'était passé. Je lui dis que je voulais l'étreindre et l'embrasser et la tenir dans mes bras sous les étoiles et le souffle des rêves. Elle me répondit que j'étais le plus grand intoxiqué d'amour qu'elle ait jamais rencontré, mais qu'à cette parade, elle avait ses limites, qu'elle les avait atteintes maintenant et qu'elle souhaitait seulement reposer seule et ne plus penser à tout cela, seulement dormir et tout oublier.

Les flammes bleues de ses yeux étincelaient et je compris instantanément qu'elle disait vrai ; je la saisis à une profondeur qui dépassait de beaucoup sa propre appréhension du jeu. En effet, son amour était très limité. La recherche égoïste de la survie de l'individualité chez les êtres ressort hélas avec encore plus de verve à la fin d'un voyage pendant

lequel cette auto-affirmation n'avait plus droit au chapitre en tant que telle mais seulement sublimée dans la dévotion à la cause des autres ou de l'union.

Ainsi, cette "réincarnation de l'ego" comme nous l'appelions parfois au temps des expériences psychédéliques avec le Livre des Morts tibétain et que je connaissais si bien dans toutes ses subtiles facéties, ressortait maintenant à la surface et au cœur de Robin, et il n'était plus temps de rationaliser, il n'était plus temps de remédier ou d'analyser ce processus, cela ne l'aurait que confirmé et établi encore plus inexorablement. Il n'y avait qu'à laisser faire et donner carte blanche à la Nature en attendant que de nouveau ce qui aujourd'hui se fermait, s'ouvre et puisse communiquer à la fréquence opportune. A vrai dire, ce n'était nullement la première fois que je participais à un tel "évènement", loin de là, mais après un tel feu d'artifice d'amour, cela avait de quoi surprendre au premier abord, même le plus averti, surtout si celui-ci comme c'était le cas, avait gardé son cœur tendre et ouvert.

Cependant, ce fut une bonne leçon pour moi ainsi qu'un avertissement bienvenu. En bonne Lionne, Robin n'était pas le genre de femme à contrer dans son amour-propre et surtout pas sur son "territoire", qu'elle tenait si bien à défendre et qu'un abandon momentané n'avait rendue que plus vigilante et implacable. De toute évidence, il me serait bien difficile de vivre chaque jour avec une telle femme et cela promettait une large moisson de guerres et de défaites sentimentales car à ce jeu, le perdant, c'est toujours celui qui aime vraiment, au moins au niveau des apparences de la vie. Je fus donc dès cet instant obligamment désillusionné quant à tout projet où je m'entêterais de vivre avec Robin à long terme. Cela heurtait encore terriblement mon sentiment et je ne pouvais guère me résoudre à admettre entièrement cette découverte où je voyais si bien la malice de l'illusion et de l'Ego ; pourtant, ma conscience en tant qu'ordonnatrice des éventualités temporelles avait déjà percé à travers les liens et les projections d'amour et elle avait reconnu là une scène courante, passablement ressassée, à laquelle elle ne pouvait plus me laisser prendre en cette vie, car justement, le rôle que le destin nous avait alloué était de surmonter ces attachements et ces faiblesses illusoire qui ruinent tout épanouissement d'amour vrai et durable.

J'acquiesçai donc avec un sourire de bon cœur et même de gratitude à mon étoile qui me guidait si bien et m'évitait d'avance les faux pas ; j'embrassai les cheveux de Robin en lui souhaitant une bonne nuit et je me retirai.

J'allai voir Cindy afin de lui conter ces aventures et partager avec elle quelques pensées éclairées mais elle aussi semblait épuisée et faisait montre aussi bien d'un grand besoin de solitude que de sommeil. Je ne me fis donc pas prier et après quelques douces caresses et paroles, je la laissai. Comme toute relation de ce genre semblait couler plus naturellement et de manière moins volontaire ou calculée avec Cindy qu'avec Robin ! Des attitudes aussi "typées" me donnaient un exemple très instructif des multiples manifestations de la condition humaine.

Cela me ramenait à l'ingratitude de l'existence et à la roue karmique du Samsara qu'un excès d'amour et de bonheur m'avait provisoirement fait oublier. À cette effroyable loterie, on n'échappait pas aussi facilement, m'était-il rappelé, et le désir de m'asseoir dans le silence et de méditer sur l'éveil du Bouddha s'insinua peu à peu en mon esprit. Ah ! de quelle solitude avais-je moi-même besoin ! Quelle femme qui la mesurerait du cœur ou du regard ne s'en serait-elle pas effrayée ?

Aucune me semblait-il ...

Une chambre d'ami entière, vaste et confortable, était à ma disposition avec un lit spacieux et blanc ; je m'y retirai donc, me dévêtit de nouveau et m'étendit entre les draps frais dont je n'avais guère l'habitude en ces temps d'errance ...

Méditer se faisait spontanément et sans effort, allongé bien droit sur le dos au fil d'une respiration très ample. Le corps, goutte à goutte, me faisait part de sa fatigue et la paix de celui que sa conscience libère doucement des pièges du monde par l'évidence de l'éternité de l'Être, gagnait fibre après fibre, l'entière trame de l'univers phénoménal. Le "mur" du sommeil passa comme une caresse d'ange, confiant et profondément lucide.

Paul était venu entre temps, dévotement, se coucher au pied du lit.

Lorsque je me réveillai de bonne heure, Cindy était déjà affairée depuis longtemps, Paul se réveillait aussi bien sûr, et Robin, elle, se levait. Je demeurai longtemps encore sans bouger comme d'habitude, et pleinement conscient de l'aspect que prenait mon destin à me faire me réveiller en un lieu tel et à de telles fins. Je me sentais très inspiré pour écrire et encore plus pour peindre. Des images merveilleuses chatoyaient d'indiscibles couleurs et les formes en moi balbutiaient comme une rûche au soleil du printemps. La tunique lapis-lazuli de Robin sous ses cheveux de jais et ses yeux d'opales bleues me fascinaient toujours davantage. J'essayais d'en cerner les rapports afin de pouvoir focaliser l'exact moment de la vision et ses ramifications enivrantes. Tout me berçait. Les visions refluaient comme des vagues et tantôt me submergeaient de leurs détails éblouissants, tantôt me laissaient vide et bouche bée devant leur confondante insubstantialité. Je pris un crayon, du papier, et réalisais qu'à ce moment-là, ma pensée suivait plutôt l'anglais que le français. Ma vision s'unifiait de plus en plus en une seule image d'amour parfait à la forte teinte bleu turquoise dans les yeux d'un archétype de la Beauté aux confins du féminin et des métamorphoses symboliques de la Nature elle-même. Tout devenait à la fois essence parfaite et en action, manifestation impermanente et sujette à dérivation. Je réalisai alors que ce que les hommes jugent parfait ou imparfait ne concerne en rien la nature des choses qui ne peut être en aucune façon ni plus parfaite ni autre que ce qu'elle EST à tout égard éternellement nouvelle et créative dans le sens qu'elle ne se répète jamais sans pourtant avoir de cesse d'entrecroiser une infinité d'éléments interdépendants de manière toujours évolutive de toujours à jamais.

Et de cette vision, je commençais à rédiger le profil, mais ne souhaitant nullement en rester au niveau conceptuel ou métaphysique alors que tant d'émotion et d'inspiration musicale et humaine palpitait en moi, la pensée devint vite poétique et se cristallisa en un hymne à cette Beauté éternelle qui, pour la forme, prit cette fois les traits de Robin bien qu'elle demeura au fond aussi insaisissable et malgré les mots, se déroba toujours à toute approche, s'en allant rejoindre l'essence archétypique de la célébration idéale, cette réalité qui ne tient de rien et de personne et que l'on atteint lorsque l'on s'abandonne ou que l'on s'est perdu ...

A part moi, j'étais bientôt dérangé dans le courant de l'inspiration par les questions de Paul et son insistance à vouloir faire de ma personne un objet de culte ou un "maître spirituel" comme d'habitude.

Je perdis ainsi peu à peu les confidences de la vision et continuai à écrire tout en parlant, bâclant complètement et abandonnant le "poème" où il en resta, c'est à dire à l'état d'illisible médiocrité.

J'allai ensuite voir Robin pour constater ce qu'il en était à présent de notre rapport et ce qu'elle en pensait. Elle me dit tout de suite qu'elle partirait aujourd'hui même, qu'elle ne se sentait nullement attachée à moi ou à quelconque forme de vie commune et qu'il lui semblait d'autre part "que nous avions abusé", surtout vis à vis de Paul. Entre temps, Cindy s'était préparée à partir pour son travail et socialisait comme si de rien n'était, comme si rien ne s'était jamais passé entre nous. Paul ayant un rendez-vous de longue date, allait l'accompagner un bout de chemin et Robin attendrait par ici le bus pour la gare de San Francisco où elle prendrait le prochain train pour Los Angeles d'où elle s'envolerait directement jusqu'à Sydney en route vers la Tasmanie, sa patrie ...

Leur conduite à tous à ce moment-là me stupéfiait ; leur attitude superficielle de routine quotidienne me surprenait et me choquait à un degré inexprimable : vraiment, je ne comprenais plus goutte à l'amour ni à rien. J'aurais eu tellement à dire encore sur ce sujet qu'il m'aurait fallu des tonnes et des tonnes de papier pour le traduire en mots, sans parler du temps de respirer. Je ne dis donc rien. Paul et Cindy partirent. Robin me força à manger un sandwich au jambon, soi-disant "par amour pour elle", ce qui aggrava si possible encore mon dégoût total de l'existence des humains et de ce cycle cosmique ; puis elle partit très vite et je me retrouvai bientôt dans la solitude la plus soudaine et la plus étrange dont je puisse me souvenir.

Je marchai jusqu'à l'autoroute bien plus seul qu'un mort mais vibrant de confiance intérieure et d'ouverture inconditionnée. Une voiture s'arrêta presque tout de suite et m'emmena directement de l'autre côté de la Baie jusqu'à Berkeley, jusqu'au seuil de la maison où Betsy, ma chère femme si lointaine habitait en retraite complète depuis une semaine. Qu'allais-je vraiment chercher ou donner là ? Je ne risquais pas de le savoir puisque je ne me posais jamais la moindre question de ce genre. Je contournai la maison par le jardin. À travers la grande baie vitrée, je voyais Betsy assise en lotus, plongée dans la méditation. Je l'aimais beaucoup. Je l'appelai ; elle, tout surprise et très heureuse, vint se jeter dans mes bras de bonheur. Nous allâmes directement sur le lit où, tout habillés sur l'édredon lie de vin, nous nous blottîmes l'un dans l'autre. Je lui racontai mon aventure de ces derniers jours avec force détails ce qui la fit beaucoup rire. Elle me taquinait gentiment en m'appelant "le parfait joujou de ces dames". Bientôt, elle jouerait avec moi, elle aussi.

La nuit du septième jour de bringue arrivait juste à point.

Berkeley, Californie
le 11 décembre 1974

Est-il plus beau
Est-il plus juste
d'écrire des poèmes d'amour
ou de ses amours faire des poèmes ?

Oh ! De tant d'amours j'ai fait des poèmes,
de tant d'amours et de départs j'ai
modelé la rosace de mon cœur,
de tant d'amers j'ai bu les larmes
comme un nectar ou la rosée,
de tant de soifs j'ai caressé l'élan
d'un espoir plus ouvert,
de tant de silences j'ai fait l'aura d'un voile nuptial,

que le temps ou le recul d'écrire leur dénouement
jamais ne m'est resté.

Oh ! De tant d'amours j'ai soutenu le sourire,
de tant d'amours j'ai rendu le sourire
qui s'en allait sans plus d'appartenance
qu'une comète à la dérive,
de tant d'amours j'ai fait la part
à chaque aube
au clair de lune de tant de nuits,

qu'une vie, O une seule vie
ne suffit même plus à les accueillir,
cela déborde
cela s'échappe
cela submerge mon front comme au seuil d'un noyé
et c'est cela qui s'avoue maintenant
par ces mots

cela qui s'échappe vers l'espace vide des cieux
cela qui s'en va rejoindre le berceau incréé de la Loi éternelle
et que je n'appellerais point "Poème"
car rien ne m'est plus étranger
que ce débordement
comme à la fois rien ne m'est plus proche : incomparable,
la source d'amour ne retient pas de lit.

L'amour se fait soi-même
dans les vergers du monde
dans la soute des navires naufragés
dans les usines désertées
sous les pluies
et dans les sables ou les glaces
sur telle ou telle étoile
en telle ou telle lunaison
par telle ou telle émanation
échangé délaissé ou repris
l'amour se fait soi-même ...

Et tant d'amours
ont fait de mes regards
des poèmes
et de mes mains ces vaguelettes
dont les mers
nous content infiniment les élégies,
tant d'amours ont consumé le bûcher ardent
de tant d'inspirations
de tant de rêves ou d'illusions,
tant d'amours ont comblé l'espace
de la douleur féconde,
tant d'amours se sont séduits
les uns les autres au profil du miroir,
et des mirages par milliers
qui s'éprenaient de mes pas
qu'ils s'arrêtent ou s'empressent ...

Oh ! tant d'amours ont fait
des paysages de mon cœur des poèmes
qu'il l'admette ou non
l'oublie ou s'y attache,
et tant d'amours encore
les parferont
les guideront
ou les délieront,

que le temps ou le recul d'écrire leur dénouement
jamais ne nous viendra : incomparable,
la source d'amour
ne retient pas de lit.